

## Art public

### Pellan à Granby

*Alfred Pellan compte parmi les artistes canadiens les plus connus. Aussi Granby peut-elle s'enorgueillir de posséder deux de ses murales, installées sur la façade du 142, rue Dufferin et celle du Cégep de Granby-Haute-Yamaska.*

Né en 1906 à Québec et décédé à Montréal en 1988, Alfred Pellan est une figure marquante de l'art canadien moderne et l'un des grands initiateurs de l'art abstrait au Québec. De 1926 à la Deuxième Guerre mondiale, il s'installe à Paris où il devient vite l'enfant chéri de la critique. En 1939, sa notoriété française lui permet de participer à l'exposition *Paris Painters Today*, au Musée d'art moderne de Washington, en compagnie des grands maîtres de l'École de Paris, les Dalí, Matisse et Picasso. De retour au Québec, il enseigne à l'École des Beaux-arts de Montréal de 1943 à 1952. Là, sa volonté de rendre l'art vivant le place fréquemment en conflit avec la tradition conservatrice de la vénérable institution. En 1948, Pellan crée aussi des remous dans la petite colonie artistique montréalaise en publiant *Prisme d'Yeux*, un manifeste qui exalte la liberté créatrice de l'artiste en opposition à la rigidité idéologique exprimée dans *Refus Global* de Paul-Émile Borduas et des automatistes.

Au moment où Alfred Pellan exécute les murales de Granby, en 1958 et 1960, il est un artiste célèbre dont les œuvres ont déjà fait l'objet de plusieurs rétrospectives autant au Canada qu'en France.

#### La murale St Patrick

Construite en 1958 pour desservir la population catholique irlandaise de Granby, l'école St Patrick (142, rue Dufferin) fut nommée d'après un saint du V<sup>e</sup> siècle à qui les Irlandais vouent une grande dévotion.



Mesurant 2,3 mètres par 3,6 mètres de hauteur, la mosaïque de saint Patrick s'inspire des enluminures irlandaises du haut Moyen Âge, que l'on peut apprécier dans le Livre de Kells, un précieux ouvrage réalisé au VIII<sup>e</sup> siècle. Comme les artistes irlandais de l'époque, Pellan délimite les formes du visage par des traits noirs s'apparentant davantage au dessin qu'à la peinture. L'influence moyenâgeuse se remarque aussi par l'utilisation de couleurs vives, par la posture du sujet ainsi que par la forme en plein-cintre qui entoure ce dernier. Dessinée par Alfred Pellan, l'œuvre fut réalisée par Claude Théberge, un ami personnel du maître.

#### La murale

#### Immaculée-Conception

L'édifice qui abrite aujourd'hui le Cégep de Granby-Haute-Yamaska fut construit en 1960 pour y loger l'école secondaire pour filles Immaculée-Conception, dirigée par les sœurs du même nom.

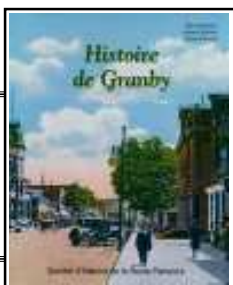
Intégrée au nouveau bâtiment, la murale *Immaculée-Conception* fut dessinée par Alfred Pellan et réalisée par les ateliers Jacques Garnier. La « Reine des cieux » y est représentée accompagnée des signes qui la symbolisent : l'azur, les étoiles, le blanc virginal. L'exécution de cette mosaïque de céramique d'un type nouveau, dont les dimensions atteignent 2 mètres de largeur par 3,4 mètres de hauteur, s'est révélée problématique en raison des pièces en ronde bosse (en relief) de dimensions et de poids considérables qu'elle requerrait. Détériorée par l'action du gel et du dégel, l'ouvrage fut restauré en partie vers 1980.

Marie-Christine Bonneau

### La tragédie du pont

Le 21 avril 2003 marque le 134<sup>e</sup> anniversaire de la tragédie du pont qui emportait dans la mort 11 citoyens et citoyennes de Granby. Au printemps de 1869, les crues sont particulièrement abondantes et la Yamaska semble en furie. Néanmoins, le mercredi fatidique, c'est sans méfiance que plusieurs personnes se trouvent assemblées sur le pont de la rue Principale pour observer le spectacle des eaux déchaînées. Laissons le témoin Robert Nicol nous raconter les derniers instants de ces malheureux : « [...] j'ai regardé ma montre qui indiquait 6 heures 50 ; j'ai traversé le pont et j'ai remarqué, en passant, plusieurs femmes et enfants [...] quelques instants plus tard, le train passa ; à ce moment-là, je parlais avec E. B. Gilmour et son fils qui se tenaient sur le talus du pont, puis, m'en retournant en direction de ma maison, je vis Mme Sargeant au milieu du pont; je lui ai parlé en passant. J'étais rendu à huit pieds du bout nord quand j'ai senti le pont trembler ; j'avais la sensation d'être sur un pont-levis. J'ai couru jusqu'au talus et, une fois rendu, j'ai entendu quelqu'un crier : " Le pont s'est écroulé ! " Je me suis retourné immédiatement pour constater qu'une robe rouge tombait avec le pont. ». Affaibli par le torrent, la culée sud du pont venait de céder sans aucun signe avant-coureur, précipitant dans les eaux glacées les cinq femmes, les quatre enfants et les deux hommes qui s'y trouvaient assemblés. Aucun ne surviva. Le village, qui compte à peine 700 habitants, est d'abord frappé d'effroi, puis de stupeur. Pendant plusieurs jours, le temps semble s'arrêter; les commerces ferment leurs portes et les activités coutumières sont suspendues. Pour les familles des victimes, c'est le destin qui bascule. L'industriel SHC Miner, qui deviendra maire de Granby et l'un des hommes les plus puissants des Cantons-de-l'Est, perd sa femme et sa fille Cora dans la

Suite page 3



*Histoire de Granby*, un volume de 512 pages agrémenté d'autant de photographies des lieux, des institutions, des entreprises et surtout des hommes et des femmes qui ont fait Granby.

On peut se procurer le volume, au prix de 45 \$, à la Société d'histoire de la Haute-Yamaska, au 135 rue Principale à Granby, par envoi postal et dans les librairies de Granby.

# Le Piémont-des-Appalaches

Relativement nouveau et méconnu, le régionyme *Piémont-des-Appalaches* est devenu plus familier auprès de la population locale en raison d'une récente controverse liée à la dénomination de l'hôpital de Granby. Cet article veut informer le lecteur sur les fondements géographiques qui sous-tendent cette dénomination.

Regroupant les trois municipalités régionales de comté de Brome-Missisquoi, d'Acton et de la Haute-Yamaska, le Piémont-des-Appalaches est une des trois régions historiques qui forment la zone administrative de la Montérégie<sup>1</sup>. D'une superficie de 2900 kilomètres carrés et couvrant le quart de la Montérégie, le territoire piémontais forme un rectangle étroit de 30 à 50 km de largeur et de 85 km de longueur depuis la frontière américaine jusqu'à la région du Centre-du-Québec — Bois-Francs.

Le toponyme Piémont-des-Appalaches s'inspire du concept développé par le géographe français Raoul Blanchard voilà une soixantaine d'années pour désigner la frontière géomorphologique entre la plaine du Saint-Laurent et les Appalaches, une zone de transition aux caractères originaux qui s'étend du lac Champlain jusqu'à la Beauce et aux Bois-Francs.



La rivière Yamaska Centre à West Shefford (Bromont), en 1904. (Société d'histoire de la Haute-Yamaska coll. Jean-Jacques Boisvert)

Le Piémont, dans les limites définies pour les besoins de l'histoire par les chercheurs de l'Institut national de la recherche sur la culture, est formé par un ensemble de paliers caractéristiques. Telle une montée en escalier, on retrouve d'abord, entre la baie Missisquoi et Sainte-Sabine, une zone frontière qui appartient encore à la vallée du Saint-Laurent avec des altitudes inférieures à 50 mètres. En s'enfonçant vers l'est, un premier gradin, qui progresse de 60 à 90 mètres, accueille Bedford et Farnham ; puis, dans une zone qui atteint 120 mètres, c'est Granby, Cowansville et Acton Vale qui dominent ; les monts Shefford et Brome annoncent

un troisième palier, à 245 mètres, tandis que l'on atteint le dernier gradin de Waterloo-Warden à une altitude de 315 mètres.

La surface de ces paliers est accidentée par des alignements de barres et de vallons parallèles dans lesquels on trouve une variété de sols permettant une agriculture diversifiée. Enfin, les bordures de ces mêmes gradins présentent souvent des lignes de chutes d'eau (*fall lines*) qui, par l'énergie hydraulique qu'elles procurent, ont déterminé au XIX<sup>e</sup> siècle l'établissement de la plupart des agglomérations urbaines de la région<sup>2</sup>.

Ainsi, la topographie si particulière du Piémont-des-Appalaches a, dans une large mesure, donné un caractère unique à cette région qui la démarque du reste des Cantons-de-l'Est... et même de la Montérégie.

René Beaudin

1. Le Haut-Saint-Laurent et le Richelieu — Yamaska — Rive-Sud étant les deux autres.
2. « L'énergie hydraulique est à la base du développement industriel et urbain. En aval de Frelighsburg, sur la rivière aux Brochets, berceau de l'industrie piémontaise, s'étalent les hameaux de, [...], Stanbridge East, [...], Bedford, [...] et Pike River. Sur les trois branches de la rivière Yamaska, qui se rejoignent un peu à l'est de Farnham, il y a Waterloo, Savage Mills, Granby, West Shefford (Bromont), Adamsville et Cowansville. [...] Les agglomérations qui progressent hors de l'influence des importants cours d'eau, comme Frost Village, Philipsburgh ou Dunham, ont toujours en contrepartie des fonctions commerciales ou institutionnelles fortes. ». Mario Gendron et al., *Histoire du Piémont-des-Appalaches*, IQRC, 1999, p. 95.

## Des cigares *made in Granby*

L'entreprise qu'on nomme communément la Payne Cigars fut fondée à Granby en 1886 par les entrepreneurs Savage et McCanna, puis rachetée par George Payne, J. Bruce Payne et M. MacFarlane en 1889. Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, 110 travailleurs, dont beaucoup de femmes et d'enfants, y produisent à la main 12 000 cigares par jour en moyenne. La Payne est alors la deuxième plus grande manufacture du genre au Canada. Les cigariers, au nombre d'environ 70, constituent la cheville ouvrière de la manufacture. Après un période d'apprentissage de trois années, il leur revient d'assurer la fabrication des quelque trois millions de cigares que l'usine produit annuellement. Le salaire de ces travailleurs qualifiés s'établit à 8 \$ pour 1000 cigares fabriqués, sauf en hiver où l'employeur réduit ce tarif à 7 \$ afin de couvrir les frais de chauffage de l'usine. Quant aux femmes cigariers, car il y en a, elles gagnent un salaire de 25 % inférieur à celui de leurs confrères. La semaine de travail dure généralement cinquante-cinq heures, étalées sur six jours.

La Payne Cigars assure une partie de sa production avec du tabac de Joliette et de Saint-Césaire,



mais les cigares de luxe sont toujours fabriqués avec du tabac de la Havane, tel le *Cuban Work*, le plus cher que la compagnie offre en vente. Parmi les cigares les plus populaires auprès des consommateurs, on trouve le *Pharao*, qui se vend 10 ¢, le *Robin Hood*, le *Marygerite* et le *Granby Smelter*, un cigare long et effilé qui, sans surprise, trouve son principal débouché dans la ville même où il est fabriqué.

Mario Gendron

## Enfin, une réponse

Le terme *squatter*, qui désigne un individu qui occupe une terre sans titres de propriété, peut maintenant être officiellement accolé à plusieurs des premiers habitants du village de Granby. En effet, dans un contrat passé devant le notaire Charles Lagorce, le 29 juillet 1817, on apprend que John Horner fils vend ses moulins à Simon Door en déclarant ne posséder aucun titres légaux et avoir fait construire ces derniers « à ses frais sur la dite rivière dans l'espérance d'en avoir les profits ». Cet acte vient donc confirmer ce que la rumeur historique a longtemps véhiculé, à savoir qu'un moulin à grain et un moulin à scie ont été construits à l'ouest du pont bien avant la formation du village.

Richard Racine

## Montréal... à propos de l'Histoire de Granby

Léo Beaudoin, Montréal en tête, *Bulletin de la Société historique de Montréal*, volume 11, numéro 1, hiver 2003

### « Histoire de Granby

Mario Gendron, Johanne Rochon, Richard Racine, Granby, Société d'histoire de la Haute-Yamaska, 2001, 512 p.

Sept chapitre d'une longueur inégale retracent les 190 années du cheminement qui a transformé en une ville de 45 000 habitants, le lotissement d'un colon du Vermont venu s'établir en bordure de la rivière Yamaska en 1810. Les auteurs décrivent avec minutie les étapes du hameau, du village, de la cité. Ils font voir comment d'audacieux entrepreneurs anglo-protestants y ont lancé des industries qui accueillirent une main d'œuvre francophone, pauvre et analphabète venue des campagnes avoisinantes. Ils montrent les rôles de l'énergie, du rail et des routes, comme facteurs de la croissance de Granby. Ils nous font assister à l'émergence de leaders canadiens-français, au progrès de l'éducation, à l'accession progressive des francophones aux postes de commande. Ils consacrent, il va sans dire, quelque 150 pages au « règne » du légendaire maire Horace Boivin. Ils tracent la courbe de l'influence ascendante de l'Église jusqu'à un apogée qui a précédé le déclin amorcé

par la Révolution tranquille des années 1960. Ils n'oublient pas de nous informer sur la vie syndicale de cette ville ouvrière, sur les activités sportives et culturelles des Granbyens, sur leur Festival international de la chanson, leur Zoo, leur chorale des Petits chanteurs, etc.



(Archives CN)

Quand ce livre est parvenu à la rédaction de *Montréal en tête*, je me suis interrogé, au premier abord, sur l'intérêt ou la pertinence d'en inclure le compte-rendu sous cette rubrique. La lecture des premières pages m'a

toutefois incité à passer au travers de cette brique bien structurée, solidement documentée, abondamment illustrée et d'une lecture entraînante. Il n'y a pas de doute que ce livre est avant tout destiné aux citoyens de Granby, qui y trouvent à la fois un magnifique album de photos et une lecture susceptible de renforcer leur sentiment d'appartenance à cette municipalité qui se pare avec fierté du titre de *Princesse des Cantons-de-l'Est*. Il ne décevra pas les amateurs de l'histoire de la région métropolitaine et d'ailleurs. La proximité de Montréal et les liens qui se sont tissés entre les deux villes n'ont pas peu compté dans l'essor de cette agglomération industrielle et le succès de ses centres d'intérêt ainsi que de ses attraits touristiques et culturels s'appuie en partie sur le bassin de la population de la région métropolitaine. De plus, cet ouvrage nous introduit dans un cadre historique différent de celui du régime seigneurial, avec lequel nous sommes plus familiers. La division et le peuplement des *townships* ou cantons dont les noms sont empruntés pour la plupart à des comtés, des villes ou des familles d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande se rattachent à un chapitre de notre histoire moins connu, bien que récent. Il n'en est pas moins du plus vif intérêt. »

## Waterloo accueille un nouveau journal

Au mois de janvier 1888, Pierre D. Bilaudeau, l'ancien éditeur de *La Presse de Farnham*, loue un local dans l'édifice Bouchard, à Waterloo, avec l'intention de publier un troisième journal dans la petite ville. *L'Indépendant*, dont Bilaudeau est propriétaire et rédacteur, annonce d'entrée de jeu son allégeance au parti libéral, une audace qui provoque l'émoi chez son confrère du *Journal de Waterloo* qui penche du côté des conservateurs, et qui craint la concurrence d'un deuxième journal francophone. D'autant plus, d'ailleurs, que le tirage de *L'Indépendant* atteint le chiffre magique de 1 000 exemplaires à sa première parution. Désirant en découdre avec son adversaire, le *Journal* fait aussitôt ressortir la contradiction entre le nom du nouvel hebdomadaire, *L'Indépendant*, et sa dépendance par rapport à ses sources de financement, ces « souscriptions généreuses de MM. J. P. Noyes, J. L. Lafontaine, G. Stevens, A. Lanthier et autres » qui sont tous des libéraux notoires de Shefford.

La parution de *L'Indépendant* ne laisse pas indifférent non plus l'éditeur du *Waterloo Advertiser*, son allié libéral. Voulant prendre la

défense de ce dernier, l'hebdomadaire anglophone répond aux propos de Joseph Antoine Chagnon, du *Journal*, sur l'incapacité du marché francophone de soutenir deux journaux, en affirmant que l'émulation ne peut être que bénéfique au lecteur ; non sans une pointe de malice à propos des disputes partisans qui ne peuvent manquer de surgir de cette coexistence journalistique francophone, le *Waterloo Advertiser* termine sa plaidoirie en lançant : « Que la danse commence ! ».

Mais les débats partisans et le jeu des invectives éditoriales ne devaient durer qu'un peu plus de deux ans, puisque

après s'être adjoint un partenaire pour alléger la charge financière qui pesait sur ses épaules, fermait les portes de son entreprise déficitaire le 25 juillet 1890. Pour longtemps encore, les libéraux et les conservateurs de Waterloo devront donc mener leurs débats politiques dans deux langues différentes.

Richard Racine



## La tragédie du pont (suite)

tragédie ; triste détail, il faut attendre sept jours avant qu'on découvre le corps de cette dernière. Le conseiller municipal Edward Gilmour et son fils sont emportés dans les flots, tout comme Amanda Blake, la femme de Z. Harvey, Mme Sargeant et Patrick Hackett, le premier maire de Granby. Mais en ce 21 avril 1869, l'homme le plus malheureux du monde est sans doute John Bradford qui, en l'espace d'un court instant, voit la mort lui ravir ses enfants Minnie et Charles, sa femme et la sœur de cette dernière.

Ces âmes se sont envolées et la marche du temps ne s'est pas interrompue. Bon gré mal gré, il a fallu revenir à la vie de tous les jours et le voile de l'oubli, lentement, a recouvert les mémoires. À défaut de quelque plaque commémorative qui viendrait nous rappeler le destin cruel qui a fauché ces pionniers, ayons une pensée pour eux en ce printemps chargé de promesses.

Mario Gendron

Pour commémorer l'événement tragique de 1869, la Société d'histoire de la Haute-Yamaska propose l'installation d'une plaque sur le pont de la rue Principale.

### Pont du souvenir

À la mémoire des onze personnes  
décédées dans l'écrasement du pont,  
le 21 avril 1869.

Les citoyens de Granby

## Généalogie

### Joseph Dion, Anaïs Mainville de Roxton Pond

Mes grands-parents maternels Joseph Dion et Anaïs Mainville sont nés à Saint-Pie de Bagot et c'est là qu'ils se sont épousés le 28 octobre 1884. Après leur mariage, à l'instar de plusieurs de leurs compatriotes, ils sont allés travailler aux États-Unis pour amasser de l'argent dans l'intention de revenir s'établir sur une terre et d'y élever leur famille. Une première fille, Alma, est née là en 1886, et lors de la naissance de leur premier fils Alfred, en 1888, ils étaient de retour à Saint-Pie où trois autres petites filles, ma mère Alida, Antoinette et Bernadette, sont venues agrandir la famille. Puis, le 14 juillet 1892, ils ont acheté le lot 5C dans le Sixième Rang de Roxton Pond (appelé « le Petit Six ») et, dix ans plus tard, le lot 5B : c'était une terre riche avec de beaux « érables à sucre » et un joli petit ruisseau qui en rehaussait la valeur !

De nombreux enfants naîtront dans cette petite maison. Mais un grand malheur viendra éprouver ces parents courageux : en octobre 1896, les quatre plus jeunes filles, Antoinette, Bernadette, Esther et Marie-Louise, sont décédées durant la même semaine d'une maladie contagieuse, probablement la diphtérie. La famille ne comptait plus alors que trois enfants : ma mère Alida, qui venait d'avoir sept ans et était maintenant la cadette, et les deux aînés, Alma et Alfred.

Cinq mois plus tard, une autre petite fille, Marie-Anne, venait combler un peu ce grand vide, mais elle mourra avec son premier enfant lors de son accouchement. Puis, se succéderont : Béatrice, Arthémise, Eugène, Albertine, Irène, Gustave, Anna qui mourra à vingt et un mois, Rosalie décédée à la naissance, et Henri qui succédera à son père sur la terre paternelle. Les dix survivants se marièrent et 48 petits-enfants sont issus de ces unions.



**Joseph Dion, Anaïs Mainville et 7 de leurs 17 enfants !**

*De gauche à droite : Béatrice, grand-papa Joseph, Marie-Anne, Alfred, grand-maman Anaïs, Albertine, maman Alida, en avant Arthémise et Eugène (photo prise en 1904, Alma absente, mariée)*

Un autre incident est venu perturber la vie de mes grands-parents : à l'automne de 1897 — 13 ans après leur mariage — ils ont dû se réhabiliter, à Roxton Pond cette fois, car leur premier mariage avait été déclaré nul pour raison de parenté aux cinquième et quatrième degrés, car la grand-maman d'Anaïs Mainville se nommait Marie-Louise Dion ! C'est un secret que j'ai découvert seulement lors de mes recherches sur les Dion qui sont en réalité des Guyon, car le premier ancêtre s'appelait Jean Guyon sieur DuBuisson, un maître maçon qui émigra en Nouvelle-France à l'âge de quarante-deux ans avec son épouse, Mathurine Robin, et leurs huit enfants. Ce fait est plutôt rare, car la majorité des émigrants arrivaient célibataires, comme engagés ou comme soldats, puis décidaient de s'établir et de fonder une famille.

Quelle ne fut pas ma surprise de constater en faisant la lignée des Mainville, en réalité des Miville-Deschesnes, que le premier ancêtre Pierre Miville dit LeSuisse et son épouse Charlotte Maugis sont arrivés également en Nouvelle-France avec leurs sept enfants ! Heureuse coïncidence : Geneviève Guyon (fille de Michel Guyon) la petite-fille du premier ancêtre Jean Guyon, épousa Jean-Baptiste Amiot (fils de Marie Miville) le petit-fils du premier ancêtre Pierre Miville dit Le Suisse... et près de trois cents ans plus tard un descendant des Guyon (Dion), Joseph Dion, épousait une descendante des Miville (Mainville), Anaïs Mainville, mes chers grands-parents !

*Denise Tétreault (Dion) Dumont*

*Le texte sur la famille Roy-Gendreau, paru dans le précédent numéro, était de Mme Josée Deslandes.*

### Nouvelles brèves

- M. Gérard Allard, ex-président des Jeux du Québec qui se sont déroulés à Granby en 1995, vient de déposer à la Société d'histoire de la Haute-Yamaska (SHHY) tous les documents relatifs à l'événement, soit la mise en candidature de la ville, les compétitions sportives et le rapport final.
- Richard Racine, le directeur de la SHHY, donnait dernièrement une conférence sur l'histoire de Granby aux membres du Club des Francs, un des derniers à être encore actifs au Québec. Devant une assistance nombreuse et attentive, M. Racine a brossé un tableau pittoresque des grands et petits moments qui ont marqué la Princesse des Cantons-de-l'Est.

- C'est en 1953 qu'est fondée la Société zoologique de Granby, un organisme sans but lucratif dont le mandat est de veiller à l'administration du Jardin zoologique. La vénérable institution comptera donc cinquante ans d'existence cette année. Dans le cadre de cet anniversaire, la Société d'histoire de la Haute-Yamaska, détentrice des archives du zoo, travaille présentement à la numérisation des nombreuses photographies qui remontent tout au début de la fondation du Jardin, en 1945. Cette tâche a été confiée à notre technicienne en muséologie, Marie-Christine Bonneau.

*Johanne Rochon*

Un don du président de la compagnie SIDO de Granby, M. Luc A. Benoît, nous a permis d'acquérir un outil informatique fort utile pour les recherches généalogiques : *Le répertoire des actes de baptême, mariage et sépulture du Québec ancien de 1621 à 1799*, une réalisation du Programme de recherche en démographie et histoire (PRDH) de l'Université de Montréal.

### L'historien régional

Bulletin de la  
Société d'histoire de la Haute-Yamaska  
135, rue Principale  
Granby (Québec) J2G 2V1  
Téléphone : (450) 372-4500  
Télécopieur : (450) 372-9904  
Site Internet : <http://www.shby.org>